

Première partie

Chapitre 1

St-Étienne, rue de la Richelandière.

Ce n'était pas encore la pleine lune, mais elle réfléchissait assez de lumière pour permettre au vent de faire admirer ses prouesses. La bise, méchante et glaciale, s'était mise en évidence en milieu d'après-midi. Les rares âmes qui osaient pointer le nez dans la nuit pouvaient admirer une tortue en nuage explosant en plein vol, avant de se reconstituer en un alignement instable de moutons inquiétants. Au sol, les courants d'air proposaient d'improbables tourbillons de détritrus divers. Quelques poubelles, déjà, avaient fait les frais de l'offensive.

En fonçant vers le carrefour marquant l'entrée sur le périphérique, au niveau de la station Total, Imir regardait avec regrets les poignées de billets de banque jouant aux avions de papier. Pendant près de trois heures, il avait arpenté la rue en tous sens. À pied, en camion, en pelleuse. Il avait commencé par entasser toutes sortes de barrières de chantier dérobées dans la semaine. Le camion, lui, avait été emprunté. C'était Bernard, le Nard, qui s'en était chargé. Il avait bossé à la ville une dizaine d'années et avait gardé des contacts. Un camion-grue pour la soirée, à charge de revanche. Ou un camion-grue pour la soirée, tu me dois bien ça. Le Nard était en combine avec tout le monde.

Après avoir déposé les barrières interdisant l'accès au haut de la rue de la « Riche », Imir avait entrepris de creuser des tranchées avec la

pelleteuse. Personne ne paraissait surpris : quoi de plus normal dans une ville toujours en travaux qu'un type creusant des tranchées ? Ça faisait belle lurette que les Stéphanois avaient compris que leur ville n'était qu'un immense chantier et que les sens de circulation changeaient tous les matins.

Lorsqu'Imir en avait eu fini avec ce travail, la rue était devenue totalement inaccessible. On pouvait seulement s'en échapper par l'accès au périph'. C'est alors que le Nard était entré en action. Il avait présenté son camion face au distributeur de billets de la Caisse d'Épargne. Puis il avait déclenché la manœuvre de la grue. C'était un expert avec ce type d'engin. Seul, son tempérament pour le moins sanguin l'avait empêché de poursuivre une paisible carrière dans la fonction publique territoriale. Depuis qu'il avait suspendu le chef des travaux de la ville au bout de sa grue, une nuit durant, à sept mètres de hauteur, il n'avait jamais retrouvé d'embauche. Il avait alors fait comme beaucoup dans son cas : les bistrots, le divorce et puis la rue. Le milieu faisait parfois appel à lui, lorsqu'une opération dans ses cordes se présentait. Ça lui permettait de boire autre chose que du picrate, de voyager un peu, de dormir à l'hôtel. Il ne s'en sortait pas si mal. Certains disaient qu'il avait même pu se payer une baraque à la campagne pour ses vieux jours. Mais quand on avait besoin de lui, c'était bien dans l'un des troquets de la place Carnot qu'on le retrouvait toujours...

En moins d'une minute, le Nard arrima le distributeur au bras de sa grue. Puis, télécommande en main, il arracha l'appareil de son réceptacle, le fit monter à une hauteur avoisinant les cinq mètres et lâcha le tout sur l'asphalte. En explosant au sol, le distributeur accomplit ce pour quoi il avait été inventé : il distribua. Trois hommes se précipitèrent et s'employèrent à être plus efficaces que le vent. Ils parvinrent à sauver l'essentiel et emplirent un sac de sport de coupures diverses.

Le tuyau n'était pas percé. Le Barge avait parlé de près de cent mille euros. Au vu du butin qui s'amoncelait sous les lumières pâlottes des réverbères, on ne devait pas être loin du compte. Le Barge était le troisième homme. Léon Farges, un personnage étrange qui

avait fait sa réapparition dans l'ancienne cité minière, après plus de quatre ans d'absence. Quatre années passées, semblait-il, à peaufiner l'organisation de coups tordus. D'homme de main d'une société de gardiennage, il s'était reconverti dans le secteur bancaire. Ses opérations étaient toujours préparées avec une minutie malade. Le protocole changeait toujours... Et les services de police continuaient à se casser les dents, impuissants devant les exactions répétées du Barge.

Imir travaillait avec lui pour la première fois. Il avait entendu dire qu'on cherchait un conducteur d'engins et un chauffeur pour un coup tordu. Il était prêt pour tous les coups, tordus ou non... Le Barge n'aimait pas travailler avec des inconnus, mais il n'avait pas eu le choix : ses réseaux dans la ville s'étaient dissous dans les fusillades et autres échanges un peu vifs de ces dernières années. Et comme il ne souhaitait pas s'éterniser, il avait fini par accepter le Tzigane dans l'équipe. Il ne regrettait pas son choix.

Pas encore...

Maintenant, le trio s'élançait dans une Dauphine Gordini beige, volée par Imir le matin même. Le Barge avait tiqué en la voyant. Pas discret, le genre de bagnole de collection bichonnée par son proprio qui devait la chercher partout. Imir avait haussé les épaules et lancé qu'on ne pouvait pas se douter qu'une caisse comme ça avait un moteur aussi puissant. Et puis, c'était trop tard pour changer. Imir conduisait, le Barge à ses côtés. À l'arrière de la Dauphine, le Nard rangeait les billets pour pouvoir fermer le sac. Le feu était rouge, mais Imir n'en avait cure. Personne ne risquait de lui couper la route : la rue de Terrenoire, ainsi que toutes celles débouchant sur la rue de la Richelandière, était maintenant balafrée par deux tranchées de cinquante centimètres de profondeur. Pourtant, en attente au feu, un motard bien décidé à tourner à gauche faisait pétarader son moteur. Imir aimait ce genre de bécane. Une Triumph peut-être. Inconsciemment, il leva le pied.

— Qu'est-ce qui te prend ? Fonce, connard !

Drôle de voix que celle du Barge. Les mots sortaient de sa bouche comme des fourmis quittant leur trou. Serrés, entêtés, fragiles, mais

menaçants. Imir n'aimait pas les ordres. Il n'aimait pas non plus qu'on le traite de connard. Il écrasa la pédale de frein.

Il tournait depuis suffisamment longtemps dans cette ville pour savoir qu'il n'y avait pas sa place. Quoi qu'il fasse, ça n'allait jamais. Sa vie avait été ainsi faite. L'école, il y était trop peu allé. Le boulot... Même chose. À part quelques piges chez son oncle, un forain plus occupé à négocier avec les commissions de sécurité qu'à faire tourner ses manèges. Les filles ? Il aurait pu leur plaire. Il était plutôt bel homme. Grand, brun, un rien ténébreux. Mais elles devaient le trouver un peu trop brun, un peu trop ténébreux. Il avait rapidement compris qu'un Gitan n'était accepté que s'il boxait, jouait de la guitare ou du violon. Et encore, pas sûr que la vie soit si dorée que ça pour les Gipsy Kings ou Julien Lorcy, une fois les paillettes de la scène ou les clameurs du ring éteintes...

Il s'arrêta au niveau de la moto. C'était bien une Triumph. Belle bécane. Ils étaient deux à la chevaucher. Le pilote releva la visière de son casque et lui adressa un signe. Le Barge était blême. Derrière, le Nard continuait à bricoler. Imir baissa la vitre.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? lança le type. Y'a pas moyen de passer !

Imir le toisa sans répondre. Ce genre de type le mettait hors de lui. Une tête de fils à papa. Un type qui n'avait pas dû transpirer beaucoup pour mériter la bécane qu'il serrait entre les jambes. Son irritation atteignit son paroxysme lorsque le deuxième passager se découvrit à son tour. Une femme. Une vraie beauté selon les critères du jeune Gitan. Grande, mince, les cheveux longs et bruns. Un visage régulier qui présentait un je ne sais quoi de canaille. Une fille qui avait du chien. Assise sur la moto d'un blaireau. Elle sourit à Imir. C'est ce moment que choisit le Barge pour souffler au chauffeur d'arrêter ses conneries, de foncer. Imir ne sut alors pas exactement ce qui lui traversa l'esprit. Il venait juste de comprendre qu'en fait de conneries, une grosse se préparait. Une très grosse. Il se saisit de son automatique, braqua le motard et sans hésiter, lui envoya deux bastos en pleine figure.

Les événements s'enchaînèrent alors comme dans un cauchemar. La fille hurla. La porte arrière de la Dauphine claqua. Dans son rétroviseur, Imir aperçut le Nard qui se tirait en courant. Il emportait le sac de sport. Il n'eut pas le loisir de réfléchir davantage sur la conduite à tenir : des sirènes de police et des éclairs bleutés convergeaient vers eux. Le vent tout là-haut dessinait deux crocodiles en train de copuler. Un blanc, un noir. Le Barge, un méchant rictus aux lèvres, pas affolé pour deux sous, se contenta de souffler :

— T'as gagné, Gitan. C'est le moment de montrer ce que tu sais faire...

Imir enclencha la première et fit jouer la puissance de sa voiture de collection. Elle avait passé les cent mille bornes, mais le moteur répondit avec docilité. Ils s'élancèrent en direction du périphérique, sous le regard impuissant des premiers policiers arrivés sur place. À part continuer la poursuite à pied, ils ne pouvaient pas faire grand-chose. Mais Imir savait bien qu'il aurait vite maille à partir avec les renforts sur l'autoroute qui enserrait la ville.

La voiture n'avait pas fait dix mètres qu'un coup de feu claqua à nouveau. Les flics, apercevant le corps ensanglanté du motard, avaient pris conscience de la gravité de la situation... Imir constata qu'ils n'avaient pas touché les pneus. C'est ce que les flics sont censés viser dans ces cas-là. Le Barge avait eu moins de chance que les Michelin. Il exhala un râle, tandis qu'il portait ses mains sur la cuisse droite.

Une fois la voie rapide atteinte, le Gitan comprit que l'alerte générale avait été donnée. Les gyrophares se reflétaient derrière lui. Le Barge serrait les dents, mais ne gigotait pas trop. Imir avait son idée en tête. Il fallait qu'il maintienne son avance jusqu'à la sortie suivante. Ce n'était pas la mer à boire. À peine cinq cents mètres. En espérant qu'il n'y ait pas de barrage...

— Qu'est-ce qui t'as pris de buter ce mec ? souffla le Barge.

— Une Triumph et une nana comme ça, j'en aurai jamais, moi... répondit Imir sans quitter la route des yeux.

— Pauvre con. Avec ce qu'on avait dans le sac, tu pouvais te payer ce que tu voulais. Maintenant...

La voix du passager s'éteignit dans les crissements de pneu. Imir ne pouvait tourner la tête vers lui, trop absorbé par la conduite. Il poussa la voiture dans ses derniers retranchements. Il sentait que son compagnon lâchait prise. La blessure devait être mauvaise. L'artère fémorale, peut-être. Il s'engagea sur la sortie conduisant au grand rond-point du sud de la ville. La voiture tangua entre deux murs de béton. Les flics ne l'avaient pas rattrapé. Pas encore. Au vu des reflets bleutés projetés sur les murs, ils étaient à un souffle de lui. Tant mieux.

Imir rétrograda pour passer la troisième. La Dauphine emprunta le sens giratoire à la vitesse grand V. À cette heure tardive, personne ne circulait dans le secteur. Une chance. Imir cala son véhicule sur le côté gauche et fonça. Les hurlements de pneumatique se mêlaient aux sirènes de police. Il lui fallait agir avant d'avoir terminé le premier tour. Sans ça, il risquait de se retrouver derrière ses poursuivants. Il ne fallait pas. Il dépassa la sortie conduisant vers le quartier de la Métare, passa en trombe devant un fast-food et décida que le moment de tenter le tout pour le tout était venu. Il ralentit imperceptiblement afin de lutter contre la force centrifuge et limiter les risques. Puis il ouvrit la portière et se jeta sur le terre-plein central. La manœuvre ne l'effrayait guère. Il en avait déjà effectué plusieurs de ce genre sur les manèges du tonton ! Mais, là, ça allait vite. Très vite. Il bondit et roula dans l'herbe, sans savoir où il atterrissait. La violence du choc fut terrible. Son épaule gauche se fracassa contre un peuplier. La percussion ralentit à peine son roulé-boulé. Sa course prit fin au pied de l'un des marronniers ornant le centre du giratoire. À quelques mètres de là, dans un fracas assourdissant, la voiture terminait également son voyage.

Imir lutta un moment contre l'étourdissement qui le gagnait. Plaqué au sol, il observa la scène. La Dauphine avait heurté un véhicule qui, descendant du parc de l'Europe, tentait de rejoindre le rond-point à son tour. Les deux voitures avaient pris feu. Il reconnut que c'était un beau gâchis pour un simple coup de sang. Il espéra que le Barge était tombé dans les pommes avant de brûler vif. Puis il se félicita de la tournure des événements : les flics se comportaient

comme des insectes : obnubilés par les flammes, ils se précipitaient tous vers l'accident. Plusieurs sirènes se faisaient entendre dans la ville. Le vent était toujours déchaîné. Imir rampa en grimaçant vers un massif de buissons. Le terre-plein faisait au moins cent mètres de diamètre et présentait l'avantage d'être copieusement arboré. Il y avait même une fontaine, des jets d'eau... Les crocodiles avaient disparu dans le ciel, laissant place à un défilé de formes diverses. Imir n'y trouva pas de signification particulière. Il se releva, et, malgré les douleurs qui lui meurtrissaient tout le corps, s'éclipsa par la montée de la Vivaraize. Personne ne fit attention à lui...

Seconde partie

Chapitre 2

Trois ans plus tard

Latourbière-sous-Pilat, vendredi 13 juillet, 18 heures 50.

Ludovic Mermoz pédalait avec une ardeur modérée. Il n'éprouvait nul besoin d'accélérer la cadence : le paysage n'aurait pas évolué pour autant. Il avait trouvé dans ce vieux vélo d'appartement un indispensable allié : c'était là qu'il décompressait, réfléchissait. Il agrémentait souvent ces moments volés au temps d'une poignée d'Apéricubes, d'une Camel sans filtre ou d'une Meteor. Alors que les kilomètres s'additionnaient sur le compteur, il contempla son petit monde avec plaisir.

En moins de six mois, il était parvenu à transformer un pari un peu fou en un appréciable succès d'estime. Après avoir stoppé net ses études de journalisme à Strasbourg, il était venu monter une petite feuille de chou hebdomadaire dans ce coin du Pilat. Bien aidé par un héritage, il n'avait pas hésité à tout miser sur son projet. Jusqu'à la maison, maintenant transformée en micro-imprimerie. Chaque semaine, aidé d'une poignée d'amis, il partait distribuer *Le Vilain canard du Pilat* dans toutes les maisons de la presse du massif. Pour un euro, les lecteurs en apprenaient un peu plus sur les dessous des décisions des conseils municipaux, les prises de position des députés locaux, les projets évoqués à droite ou à gauche... Un euro, ce

n'était pas donné mais sans aucun apport publicitaire et avec un tirage limité, il était difficile de faire moins cher.

On pouvait qualifier son équipe de resserrée. Resserrée, mais soudée, efficace. Il avait fait la connaissance de Lola Campagnole et de Lucile Kerouec lors de son arrivée sur le plateau. Après des débuts un peu compliqués, ils avaient rapidement formé un trio quasi inséparable. Pour l'heure, les deux filles épluchaient les ordres du jour des diverses réunions politiques prévues la semaine suivante. Mermoz les regardait avec tendresse. Elles étaient brunes, mesuraient aux environs d'un mètre soixante-dix. Elles avaient toutes deux pratiqué le sport à haut niveau, connaissant même les joies des sélections nationales. Mais les ressemblances s'arrêtaient là...

Il avait tout d'abord jeté son dévolu sur Lola, décidée, pleine de confiance. Quatre fois par semaine, elle s'adonnait à l'une des activités phares du coin : le twirling bâton. Elle entraînait le groupe élite également. Mais l'arrivée de Lucile, miraculée des services psychiatriques, avec sa fragilité et sa détermination, ne s'était pas faite sans que des sentiments ambigus ne viennent l'assaillir.

Mermoz avait toujours eu un problème avec les filles : il les aimait toutes. Jamais moyen de se décider. Pour l'instant, c'était le stand-by. Dans un sens, c'était heureux : ainsi le travail monopolisait les énergies de tout le monde. Le trio n'était pas à proprement parler salarié du journal. Ils se partageaient les maigres bénéfices et étaient logés gratuitement chez Mermoz. La maison faisait partie du paquet-cadeau légué par une défunte tante jusqu'alors inconnue au bataillon. La tante des Gueyes, à Latourbière-sous-Pilat.

Mermoz regarda sa montre. Dans un peu plus d'une heure, il faudrait partir sur Lyon pour récupérer le quatrième larron à l'aéroport. Yvon Ben Ouassil ne faisait pas partie de l'équipe à proprement parler. Il intervenait en free-lance. Son truc à lui était de survivre avec les minimums sociaux et de se consacrer à des actions, souvent musclées, mais toujours très éthiques ! Il s'était autoproclamé « détaché de l'État français aux affaires antilibérales ». Il devait être dans l'avion qui le ramenait de Djerba, l'île natale de son père. Il y effec-

tuait son pèlerinage annuel. À l'automne, c'était la Bretagne, qui avait vu naître et grandir sa mère, qui avait l'honneur de sa visite.

Le journaliste en herbe était soucieux malgré tous ces indicateurs positifs : il lui manquait un scoop et le public qui jouait encore le jeu risquait de se lasser. Si les ventes baissaient, le bel équilibre se romprait. Ce n'était pas le côté financier, mais humain qui le tenait en souci. La grosse affaire du moment ne passionnait guère que les Latourbiens. L'année précédente, le préfet avait donné son accord pour l'implantation d'un camp de nomades sur un terrain communal. Il s'en était suivi toute une vague de contestation. *Le Vilain canard* s'était fait l'écho de cette résistance et des options politiques de l'équipe municipale en place.

Maintenant, le terrain était prêt et attendait ses premiers occupants. La tension était latente. *Chez Jojo*, principal bistrot du coin et siège de la résistance, les soirées se finissaient fort tard. On se préparait à accueillir les envahisseurs, l'arme au poing s'il le fallait. Et tout le monde au journal savait qu'il ne s'agissait pas d'une formule en l'air. Mermoz l'avait appris à ses dépens lors de son arrivée dans le pays. Il lui avait alors fallu le soutien musclé du « Djerbien », Ben Ouassil, pour le tirer d'un bien mauvais pas... Les autochtones ne faisaient ni dans la finesse, ni dans le discernement.

— Bon, les filles, lança-t-il, je file faire un tour sur l'aire d'accueil et je fonce à l'aéroport. Vous essayez de boucler le planning pour la semaine prochaine ?

Lola et Lucile ne répondirent pas, se contentant de lui adresser un geste signifiant qu'elles savaient ce qu'elles avaient à faire. Mermoz se coiffa d'un chapeau acheté chez Emmaüs. Non pour se déguiser en clochard, mais pour ressembler à Albert Londres. Son modèle. Il avait pris pour devise du journal une phrase du journaliste mythique : « Notre métier n'est pas de faire plaisir non plus que de faire du tort. Il est de porter la plume dans la plaie. » Il s'empara de son appareil-photo, un Leica M8 numérique et sortit en sifflotant. Les anciens du pays ne s'étaient pas trompés : juillet était un mois pourri. Il était 18 heures et les brumes ne parvenaient pas à se disséminer. Le temps se prêtait plus à la dépose de chrysanthèmes qu'à l'allumage des

barbecues. Il renfonça son chapeau et s'installa au volant de la Fiat 600 bleu nuit, qui elle aussi avait appartenu à sa tante.

L'aire d'accueil se situait à quelques encablures du bourg, sur la route de St-Genest-Malifaux. Un joli petit terrain, bien aménagé, à même de recevoir trois à quatre familles. Les Latourbiens avaient commencé par râler dans les bistrots, avant de s'organiser. Sous l'impulsion de l'ancien propriétaire du magasin de vaisselle du village, Edmond Lopard, ils avaient créé une association au nom pompeux : Libre Détermination Latourbienne... La LDL. Lopard en était bien entendu le président. Il s'était entouré d'un bureau composé de traîne-savates et de quelques riverains de l'aire d'accueil.

Officiellement, ils avaient ressorti les arguments politiquement corrects dont usent les lâches et ceux qui avancent masqués : l'investissement pour une minorité seulement était bien lourd, d'autant plus qu'il était supporté par les contribuables locaux. Ils avaient ensuite déposé plusieurs recours devant les juridictions compétentes. Le village ne comptait pas le nombre suffisant d'habitants pour être placé dans l'obligation de se doter d'un tel équipement. Mais Jean-Baptiste Baudier, maire de la commune, avait tenu bon : son projet était d'ordre humanitaire. Tout le monde savait où étaient refoulées les populations itinérantes dans les villes. Ici, point de bretelles d'autoroute ni de centres d'enfouissement pestilentiel à proximité. Mais des prés, des champs et des couchers de soleil majestueux...

L'équipe du *Vilain canard* avait tenté d'approcher les membres de la LDL. Ça n'avait pas été chose facile, car si certains paradaient au bar, ils avaient plus de mal à assumer leurs positions devant la presse. Edmond Lopard leur avait opposé une fin de non-recevoir. Sèche, nette, précise. Il n'était pas question pour lui de collaborer « avec un journal partisan ». Lola avait fini par obtenir les confidences d'un adhérent, Jérémy Di Calcio. Un soir qu'il était un peu éméché, il avait fait part de ses craintes à propos de l'envahissement du village et de son admiration concernant Lopard. Il avait conclu l'interview sur des propos inquiétants : « Maintenant, la LDL, c'est la ligue des loups. On sait ce qu'on fera quand la racaille sera chez nous !